

Des dessinateurs et/ou scénaristes de BD sont nés, ont vécu, résident en Mayenne

Ils ont en commun la BD. Ils sont dessinateurs ou scénaristes, et parfois les deux. La Mayenne les rattache : ils y sont nés (comme Erwann Surcouf ou Zanzim) ; ils n'y sont pas forcément nés mais y ont vécu à un moment (Sylvain Vallée ou François Dermaut) ou y vivent aujourd'hui (Alexis Horellou et Delphine Le Lay).

Tous ont publié une BD ces dix dernières années. Ils nous font voyager à travers le temps, de la Renaissance (Zanzim) à la fin du XIX^e ou début du XX^e (François Dermaut ou Zanzim), jusqu'en 2080 (Erwann Surcouf) ; et aussi à travers l'espace : en Bretagne (Alexis Horellou et Delphine Le Lay), en

Normandie (François Dermaut), jusqu'au Katanga (Sylvain Vallée) ou sur l'Île aux Femmes (Zanzim), et beaucoup plus loin encore, sur la planète Mars (Erwann Surcouf) ! Voici une première découverte de divers albums – tous complètement différents : il restera ensuite à les lire pour de bon...

François Dermaut, Mayennais d'adoption et grand maître de la BD historique réaliste

François Dermaut (1949-2020) s'est établi à Livré-la-Touche. Il donne l'image d'un laborieux, attaché à l'ouvrage. On le voit peu. Il se montre très discret. François Dermaut est en tout cas une célébrité dans son milieu, celui de la bande dessinée, et même un grand maître, reconnu comme dessinateur, du genre historique réaliste.



François Dermaut a publié ses premières bandes dessinées, sous un pseudonyme, dans les magazines des éditions Fleurus. Il adapte notamment *Oliver Twist* (1974), *Les Misérables* (1975), *Jacquou le Croquant* (1976). Il se fait véritablement un nom avec la série *Les Chemins de Malefosse* dont le premier tome est publié en 1983 aux éditions Glénat (auxquelles il restera fidèle). Il travaille alors avec le scénariste Daniel Bardet. Leur collaboration durera plus de vingt ans et donnera les douze premiers tomes des *Chemins de Malefosse*. Le tome 12 paraît en 2004. La série continue, toujours avec Daniel Bardet, mais sans François Dermaut.

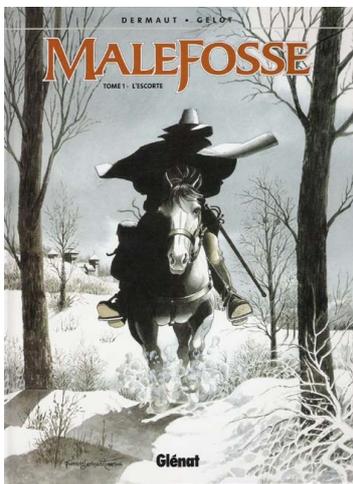
Le dessinateur a également illustré des livres pour enfants. On lui doit également *Les Souvenirs de Toussaint* (trois tomes, avec Didier Convard pour le scénario), ainsi que des « carnets de voyage » : *Saint-Jacques-de-Compostelle* (2003) et *la Route de la soie* (2005).

« Après une longue et prolifique collaboration », explique le site Internet des éditions Glénat, le scénariste et le dessinateur, « d'un commun accord, se sont séparés pour emprunter chacun à leur manière de nouvelles voies »...

On ne soulignera jamais assez que douze tomes d'une même série, avec la même équipe au scénario et au dessin, publiés chez le même éditeur,

constituent une situation exceptionnelle dans le monde de la BD.

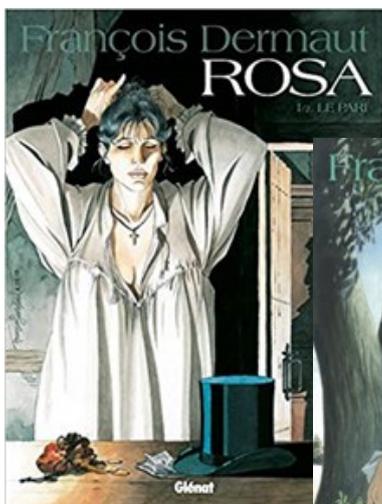
Daniel Bardet poursuit *Les Chemins de Malefosse*, mais avec un autre dessinateur, Brice Goepfert (cinq nouveaux albums parus). De son côté, François Dermaut n'a pas abandonné ses deux héros, Gunther et Maître Pritz : dans une nouvelle série, *Malefosse*, il effectue un classique retour dans le temps pour expliquer comment ses deux héros étaient devenus mercenaires. Le tome 1, *L'escorte*, est paru en mai 2007. Le tome 2 est paru en 2009. François Dermaut est toujours aux éditions Glénat. Par contre, il ne travaille plus avec Daniel Bardet ; il s'est associé avec un jeune scénariste, Xavier Gélot. Le tome 3 aurait été le bienvenu...



Retourner en arrière, c'est parfois « tirer sur la ficelle ». Avec *Malefosse*, on a un contre-exemple. L'histoire est passionnante et la réalisation tout aussi soignée. L'action se situe dans la seconde moitié du XVI^e siècle.

Il dessine les « hommes » pour décrire l'éveil de la femme

En mars 2015, après une période difficile due à une maladie, François Dermaut rassure ses lecteurs avec le premier tome de *Rosa* (1. « Le pari »), d'après un texte que lui a confié Bernard Ollivier, journaliste et écrivain, connu notamment pour ses récits de voyage, mais aussi auteur d'une *Histoire de Rosa qui tint le monde dans sa main* (2013).



Tome 1 – « Le pari »



Tome 2 – « Les "hommes" »

On retrouve François Dermaut : un portraitiste méticuleux, perfectionniste, qui campe des personnages que l'on pourrait croire connaître de longue date tellement leur caractère suinte derrière le dessin. Les hommes plongés dans la campagne normande du début du XX^e siècle apparaissent odieux de méchanceté gratuite, d'hypocrisie, de grivoiserie, de grossièreté, de vantardise, parfois d'une répugnante condescendance attachée au pouvoir, à l'argent. Certains, tout de même, attirent la sympathie ; d'autres finissent par nous l'arracher.

Les femmes ne valent pas mieux ; elles sont mesquines. Sauf Rosa, et aussi son amie Valine ou encore Made-moiselle Émilienne qui a les moyens de se faire entendre et respecter. Rosa, c'est le personnage central de la BD : une femme « moderne » avant l'heure par de nombreux côtés. Elle préfigure la femme émancipée qui viendra plus d'un siècle plus tard. Déjà elle sait lire et en profite pour ainsi s'ouvrir au monde, mais cela reste virtuel... La vie n'est pas facile pour elle : son mari, son Mathieu, beaucoup plus âgé, est miné par l'alcool et la tuberculose. C'est pour le sauver que Rosa va accepter d'être au cœur d'un pari où elle va devoir sacrifier beaucoup... Pourrait-il y avoir d'autres raisons ?

Rosa : du « sacrifice » à l'émancipation et à la féminité assumée

Les années passent : 2015, 2016, 2017, 2018... Francement, on n'attendait plus le tome 2. Pourtant, en 2017, le dessinateur nous assurait que la suite était en chantier... C'est donc en février 2019 que voilà enfin le tome 2 (« Les "hommes" ») en librairie ! Et on retrouve tout ce que l'on pouvait attendre : ces portraits si fouillés et cette histoire si... osée. François Dermaut campe des personnages si réels que l'on devine tout de leur humanité ou de leur grossièreté.

Rosa survit en tenant un café. Elle doit supporter tous les quolibets de sa clientèle machiste. C'est pour payer les frais du sanatorium et sauver Mathieu que Rosa va accepter de passer trois nuits avec chacun des hommes du village qui ont misé... En d'autres termes, même si c'est pour une cause noble, elle va devoir se prostituer.

Et les « hommes » se mettent ainsi à nu. Il y a des surprises ! Certains sont encore plus crapuleux, plus brutaux, d'autres plus respectueux... à condition de ne pas perdre la face devant les autres. Rosa supporte, mais elle va aussi s'ouvrir à des plaisirs jusqu'alors insoupçonnés. Elle se découvre elle-même comme femme et accède au plaisir charnel. Elle va enfin trouver la sérénité grâce à un départ et va même découvrir une autre réalité de la féminité par la maternité... Voilà une BD surprenante qui dit aux femmes d'oser vivre, s'aimer et aimer. Et aux hommes d'aimer, d'abord par le respect de soi et de la féminité.

De Livré-la-Touche à Niaflès...

Delphine Le Lay et Alexis Horellou

Delphine Le Lay (scénario) et Alexis Horellou (dessin) se sont installés en 2011 à Niaflès. Dans leur production : *Plogoff* (2013), *100 maisons – La Cité des Abeilles* (2015), *Ralentir* (2017) et *Lucien et les mystérieux phénomènes* (tome 1 en 2019, tome 2 en 2020, tome 3 en 2021 et tome 4 en 2024).

Plogoff : comme dans le massif d'Izé mobilisation gagnante

Publié chez Delcourt en 2013, *Plogoff* est un album de bandes dessinées qui intéresse les Mayennais : les événements qui sont survenus à Plogoff ne sont pas sans rappeler la mobilisation mayennaise contre le projet d'enfouissement de déchets radioactifs dans le massif d'Izé (2000).

Après le choc pétrolier des années 1970, la France s'oriente vers le nucléaire. Plogoff, un peu plus de 2 000 habitants à cette époque, se situe à l'extrémité du Cap Sizun, dans le Finistère. Le récit démarre au marché d'Audierne ; nous sommes en mai 1975. Des « gens » sont sur le marché depuis quelque temps avec des panneaux, et « *ils donnent tout un tas de renseignements sur le nucléaire* ». Une réunion d'information est prévue le jeudi suivant. Marie pense y aller. Yvette, de son côté, est également intriguée : « *J'arrête pas d'y penser. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui se trame derrière notre dos* ». Marie se veut rassurante : « *Si quelque chose doit se faire ici, on sera les premiers au courant, tu crois pas ?* » Ce qui rassure aussi Marie, c'est que quatre sites bretons sont à l'étude : « *Alors, d'ici que ça se passe à Plogoff ! On a le temps...* »

Marie et Yvette décident d'aller ensemble à la réunion d'information organisée le lendemain par des militants anti-nucléaires. La réunion est longue et très technique. Marie a compris que « *le nucléaire, c'est une cochonnerie* »... et qu' « *il faut refuser que ça se fasse* ». Yvette partage le même avis, tout en ajoutant : « *Pas chez nous en tout cas* ». Marie rectifie : « *Nulle part, Yvette ! Nulle part* ».



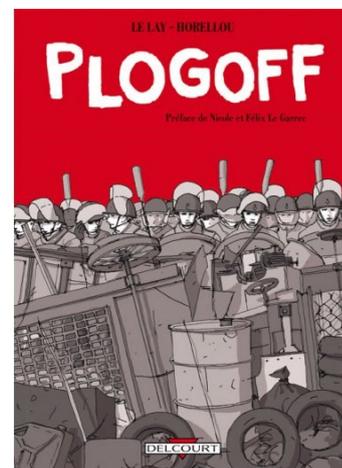
Delphine Le Lay



Alexis Horellou

Source : Éditions Delcourt

Le ton est donné : sobrement, les auteurs s'emploient à relater les faits. Bien sûr, ils ont choisi un point de vue : celui de la population locale. Cependant, cette mobilisation – on le découvre très vite – implique des experts qui apportent leurs connaissances, et aussi des militants convaincus qui capitalisent déjà des expériences car il y a



d'autres Plogoff ailleurs en France. La population elle-même n'est pas unanime : il y aura ceux qu'EDF arrive à manipuler ; et puis les apathiques, inconscients ou trop confiants ; sans oublier le plus grand nombre, des femmes, des hommes, de tout âge. Certains sont parfois quelque peu naïfs au départ, mais ils découvrent très rapidement les mille ressorts d'une mobilisation réussie contre un projet soi-disant d'intérêt public.

Mais reprenons le fil des événements... 13 juillet 1975 : quelque 5 000 personnes présentes pour une première fête antinucléaire. 5 juin 1976 : conseil municipal extraordinaire en présence de 400 personnes de la commune. Des techniciens d'EDF doivent prochainement venir effectuer des sondages du sol. C'est Yvette qui propose de bloquer toutes les routes et de faire un « *comité d'accueil* ».

« Mazoutés aujourd'hui, radioactifs demain ! »

Durant l'année 1977, « *la vie a repris son cours normal à Plogoff. On ne parle plus de la centrale ou très peu. Le silence d'EDF et des pouvoirs publics laisse penser aux habitants de Plogoff que c'est gagné* »... En mai 1978, la pollution consécutive au pétrolier Amoco Cadiz ravive la colère : les centrales nucléaires, plus les marées noires, cela fait trop. « *Mazoutés aujourd'hui, radioactifs demain !* », le slogan est mobilisateur. Fin 1978, il ne reste plus que deux sites possibles en Bretagne, et Plogoff en fait partie. Nouvelle stratégie : la création d'un

groupement foncier agricole (GFA) pour « empêcher EDF d'acheter les terrains sur le site »...

Le Conseil économique et social de Bretagne donne un avis favorable pour la construction d'une centrale nucléaire à Plogoff. Puis le Conseil régional, et ensuite le Conseil général. Lors d'une grande manifestation à Quimper, les habitants de Plogoff découvrent pour la première fois des CRS, mais tout se passe « dans le calme et la dignité ».

À partir de juin 1980, les événements s'enchaînent. Avec la mise en œuvre de l'enquête publique, les affrontements avec les forces de l'ordre sont de plus en plus violents : gaz lacrymogènes, arrestations arbitraires et condamnations pour le principe... contre lance-pierres et cailloux, sur fond d'intimidations et de provocations, de part et d'autre.

À la Pentecôte 1980, la mobilisation a pris une dimension nationale avec un rassemblement antinucléaire d'environ 150 000 personnes. Les militants locaux continuent de cheminer comme ce fut le cas ailleurs : en 1981, par exemple, l'association Plogoff Alternatives a le projet d'une maison autonome qui « devra fournir sa propre énergie et recycler ses déchets ». L'année 1981 est aussi celle de l'élection présidentielle. À Brest, le candidat François Mitterrand promet que « la centrale de Plogoff ne figure pas et ne figurera pas dans son programme ». François Mitterrand est élu président de la République. Plogoff a gagné !

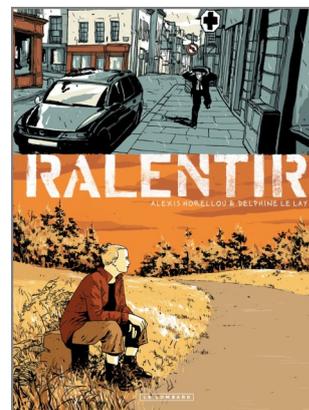
La dernière planche de l'album est quelque peu désarmante : « Depuis 1982, (...) la production d'électricité en France est dominée par le nucléaire. Les crédits destinés aux énergies renouvelables ont chuté, puis stagné

dans les années 1980, alors que ceux du nucléaire atteignaient des niveaux sans commune mesure »...

Ralentir : le message ne peut pas être plus clair...

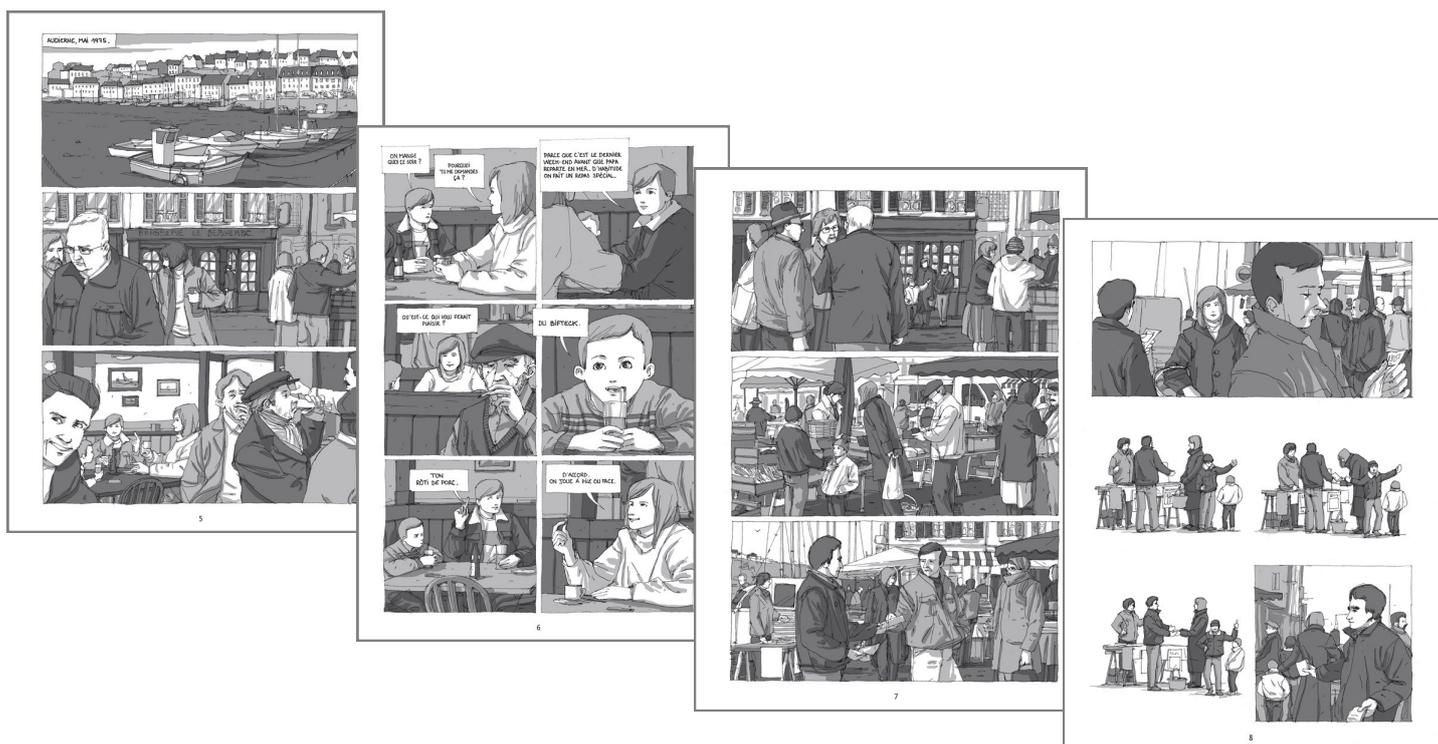
En mars 2017, les éditions Le Lombard (Bruxelles) ont publié un nouvel album de Delphine Le Lay (scénario) et Alexis Horellou (dessin et couleurs) : *Ralentir*.

La préface plante le décor. Ralentir, c'est : « S'arrêter, se poser, pour mieux réfléchir... Réfléchir à l'essence même de la vie... Comment ne pas la perdre, à la gagner ? » Et à la fin de l'ouvrage, les deux auteurs expliquent leur projet : « Nous n'avons pas besoin d'aller loin très vite. Nous n'avons pas besoin d'aller loin ». Alors, s'interrogent-ils, « Ralentir suffirait-il pour vivre mieux ? »



À redécouvrir :

- ✓ « Enfouir des déchets radioactifs ? En Mayenne, c'est NON ! », hors-série de *L'Oribus*, 2006 (148 pages).
- ✓ « Une publication à quatre mains (2006). "Non" aux déchets radioactifs ! », site Internet du CÉAS (www.ceas53.org), rubriques « Politique », « Nucléaire ».



Pages 5 à 8 de l'album *Plogoff*

L'histoire de *Ralentir* remonte à 2015 et pendant deux ans, Delphine Le Lay et Alexis Horellou ont tourné des questions dans tous les sens pour construire leur récit et y voir eux-mêmes plus clair. Leur conclusion : « *On perd plus de temps à se poser des questions pour essayer de bien faire qu'à tenter quelques changements concrets, même s'ils paraissent insignifiants* »...

Comme les deux auteurs se le demandent, est-il bien raisonnable de faire trente minutes de voiture pour aller chercher son panier de légumes bio ? Mais alors, dans ce monde plein de contradictions, par où commencer ? Ils suggèrent une réponse : un petit détour à la librairie, acheter *Ralentir* et découvrir l'histoire...

David est un cadre commercial qui part en voiture le week-end à Douarnenez. Emma, qui va à Carhaix, fait du « stop ». Elle est plutôt une marginale. Tout les sépare, mais ils font route ensemble. À cause des intempéries, ils sont obligés de faire une halte dans un petit hameau, en pleine campagne quelque part en Bretagne. Pour l'un comme pour l'autre, ce sera un déclic. Emma décide de rester quelques jours dans ce hameau... David refuse la promotion qu'on lui proposait dans son entreprise.

Sur la route, juste devant eux, un automobiliste avait perdu le contrôle de son véhicule et, du même coup, la vie. L'avertissement est fort. **Ralentir, c'est sur la route, mais pas seulement.**

***Lucien et les mystérieux phénomènes* (tome 1 – « L'empreinte de H.Price »)**

Delphine Le Lay et Alexis Horellou sont venus s'installer en 2011 à Niaffles, dans le Sud-Ouest Mayennais. Autrement dit, à la campagne... Un peu comme les parents de Violette et de Lucien – le chasseur de fantômes – ,

dans l'album : *Lucien et les mystérieux phénomènes*, chez Casterman (avril 2019, 16 euros).

Avec *Lucien et les mystérieux phénomènes*, changement complet de décor. Cela ressemble à un très bel album pour la jeunesse. Les incrustations dans la couverture contribuent au premier regard à créer une mystérieuse ambiance, même si l'arme anti-fantôme de Lucien prête à sourire.



Il y a effectivement deux lectures possibles. De prime abord, c'est la gentille histoire d'un petit garçon fan du chasseur de fantômes britannique dénommé Harry Price (1881-1948). En arrivant là où il va maintenant habiter, Lucien imagine qu'il va s'ennuyer, faute d'ennemis à chasser... Pourtant, il ne va pas être déçu. Très vite, il apprend que la belle maison, au bord de la falaise, est hantée par le fantôme du vieux docteur qui habitait là autrefois. Rien n'arrête Lucien, alias Harry Price, surtout pas deux décennies d'inquiétantes rumeurs...

Le « fantôme » de la maison au bord de la falaise, Lucien va faire sa rencontre au terme d'une lutte acharnée, mais le « fantôme » n'est pas celui auquel on pense. C'est ici (page 41) que l'album prend une toute autre dimension. Le vieux fantôme s'est retiré du monde mais sa façon de vivre est à la fois une alerte et un message.

« *Il y a quelques années, explique-t-il, j'ai compris que le monde n'irait jamais bien si on continuait à gaspiller, à produire des déchets et j'ai décidé de vivre selon mes règles, qui sont en fait celles de la nature* ».

Seul le maire et instituteur était dans la confidence – depuis dix-huit ans – et il y a donc maintenant Lucien, mais tout cela ne va pas rester longtemps secret.

***Lucien et les mystérieux phénomènes* (tome 2 – « Granit rouge »)**

Frédéric de Quatresous se démène pour faire vivre son île Tristan en organisant chez lui des expositions, des concerts, des spectacles... mais c'est sans compter sur le fantôme de La Fontenelle, un bandit du XVI^e siècle, et ses hommes de main. L'île est située près de Douarnenez, en Bretagne, et c'est justement là qu'habitent le papi et la mamie de Julien et Violette où les enfants vont passer cinq jours de vacances.

Mais comment expliquer que les initiatives de Frédéric de Quatresous dérangent à un point tel qu'on



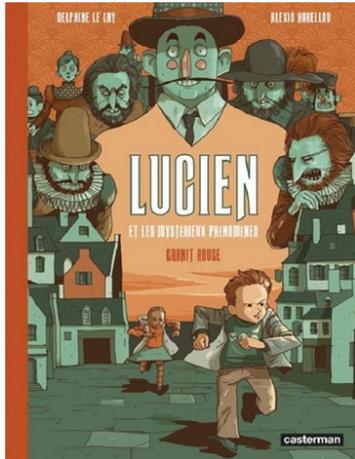
cherche systématiquement à les faire échouer ? Qui peut bien avoir intérêt à empêcher les visiteurs d'accéder à l'île en ayant terrorisé le passeur... ou encore à attaquer ces musiciens et à détruire leurs instruments ?

Julien ne croit pas au fantôme de La Fontenelle, mais qui peut bien se cacher derrière les masques et à quelles fins ? Julien va déjouer les plans du pseudo-fantôme dans une intrigue pas du tout alambiquée et donc accessible à tous les enfants. L'essentiel n'est pas véritablement dans l'histoire, mais plutôt dans le message : à la fin de l'album, Frédéric de Quatresous écrit aux lecteurs qu'avec Morvan, le gardien de l'île, il aime organiser des fêtes, rencontrer des gens, partager de bons repas, s'émouvoir devant un beau spectacle, tout cela par plaisir, mais pas seulement.

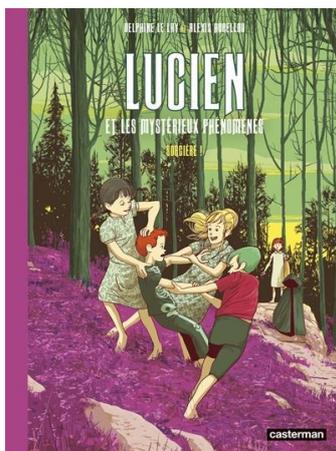
Il ajoute que « *faire la fête, se rencontrer, réfléchir ensemble est un besoin fondamental pour tous les humains* ». Et si chacun était prêt à rencontrer ses voisins et à discuter avec eux, « *la vie serait bien plus harmonieuse pour tous* ». Alors, faisons la fête, mais « *sans trop acheter et sans détruire la planète* »... Et les auteurs de livrer, dans ce sens, quelques idées créatives...

Lucien et les mystérieux phénomènes (tome 3 – « Sorcière ! »)

Dans le tome 3, « Sorcière ! » est un prétexte pour rappeler une page sombre de notre histoire (l'Inquisition), mais surtout pour sensibiliser aux différences et aux complémentarités entre les filles et les garçons. Le point de départ est l'histoire d'une vengeance : celle de la descendante d'une sorcière qui venge la mort de son aïeule en épousant le descendant de l'inquisiteur auteur de la condamnation... et en empoisonnant jour après jour. La vengeresse, qui ne fut pas démasquée, hérite du château et c'est justement là qu'un groupe de jeunes, avec notre héros, Lucien, doit pas-



Album de 95 pages (16 euros)



ser quelques jours. L'histoire de la sorcière est à vous faire peur et à stimuler l'imagination des esprits les moins rationnels...

C'est vrai qu'il se passe des choses bizarres dans ce château. La sorcière doit roder et il faut la démasquer avant qu'il ne soit trop tard. Il s'agit d'être sur ses gardes. Alors que tout le groupe devrait se serrer les coudes, voilà que les préjugés les plus primaires sur les filles et les garçons refont surface. L'enquête sur la sorcière va se mener séparément ! Force est de constater que les filles ne seront pas moins téméraires et... efficaces.

Tout est bien qui finit bien et la morale de l'histoire est plutôt sympathique. La couverture et les dessins sont toujours aussi soignés, colorés, expressifs. Il ne faut pas hésiter à compléter sa série des « Lucien » – ne serait-ce pour découvrir, en fin de volume, six pages d'« *idées créatives pour dépasser les stéréotypes* ».

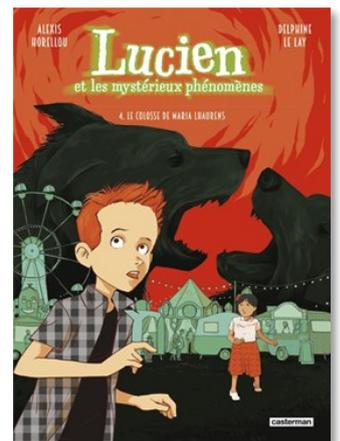
Lucien et les mystérieux phénomènes (tome 4 – « Le colosse de Maria Lhaurens »)

L'album, d'abord destiné aux enfants, donne une nouvelle fois à Lucien l'occasion de révéler ses talents d'enquêteur. Mais Lucien a grandi et le voilà maintenant en classe de 6^e. D'où un projet pédagogique de l'équipe enseignante avec la création d'un club journal.

Comme les albums précédents, l'histoire reste « gentille », mais elle est le prétexte à sensibiliser sur une question de société. Cette fois-ci, on l'aura deviné, c'est le traitement de l'information par les médias. Des membres du nouveau club journal privilégient le sensationnel – ce qui génère quelques facilités et arrangements avec la réalité, et tant pis si cela peut être à l'origine de conséquences dramatiques, en l'occurrence ici pour des forains.

Lucien, bien entendu, est irréprochable. Pour lui, le respect de la déontologie est essentiel. Il enquête sur le terrain, recoupe et vérifie les informations. C'est vrai, comme le précise le sociologue Laurent Cordo- nier dans un préambule, « *informer correctement est un travail difficile et exigeant* »...

Dans cette affaire, les apprentis reporters du club journal vont semer la panique en faisant croire que



L'album de 96 pages, sorti aux éditions Casterman dans un format plus petit (22,60 x 30,30 cm), coûte 14,95 euros.

les forains hébergent un monstre. En réalité, ils se font manipuler par deux individus mal intentionnés qui veulent s'emparer d'un chien très impressionnant (mais adorable), dénommé Caboche. Leur projet est de gagner de l'argent avec Caboche dans des combats de chiens féroces. Ils ignorent qu'il ne ferait pas de mal à une mouche !

L'affaire finit bien. Les méchants sont punis et les apprentis reporters trouvent une autre passion, laissant les clés du nouveau journal à Lucien. Comme à l'accoutumée, les auteurs proposent une partie documentaire : on apprend comment créer un journal et comment écrire un article... Et toujours dans cette logique de produire un travail journalistique de qualité sans rechercher le sensationnel !

Erwann Surcouf : une palette très diversifiée

Erwann Surcouf, un Lavallois passionné de dessin et de bande dessinée, a parcouru la France pour apprendre le métier d'illustrateur à travers plusieurs formations. Avec diverses collaborations, il a produit des illustrations inattendues. En passant par les ouvrages pour enfants et pour adultes, il a su diversifier sa palette.

Erwann Surcouf est né en Mayenne en 1976. Ses parents, Édith et Joël, sont bien connus dans le département pour leurs fonctions aux Archives départementales. Après un bac Économie, Erwann Surcouf entre à l'École des arts décoratifs de Strasbourg. Par la suite, il complète son cursus par une formation à l'École d'animation des Gobelins à Paris. Il obtient ainsi un diplôme en Animation 3D : « *J'ai souhaité faire de l'animation. C'est comme ça que je me suis fait des amis, j'ai pris goût au métier et j'ai eu envie de rester vivre à Paris* ».

Il s'y installe définitivement et débute sa carrière d'illustrateur indépendant pour des magazines destinés à la jeunesse, comme *Je lis des histoires vraies*. « *Je ne me suis jamais arrêté de dessiner*, confie Erwann Surcouf. *Tous les enfants dessinent. Mais moi j'ai grandi avec et j'ai continué le dessin. De plus, je lisais déjà pas mal de bandes dessinées* ». Avec la collaboration au scénario de Joseph Béhé (son ancien professeur à Strasbourg) et Amandine Laprun (illustratrice), sa première bande dessinée, *Erminio le Milanais*, paraît aux éditions Vents d'Ouest en 2006. Cette œuvre de 130 pages a eu un très bon accueil critique.

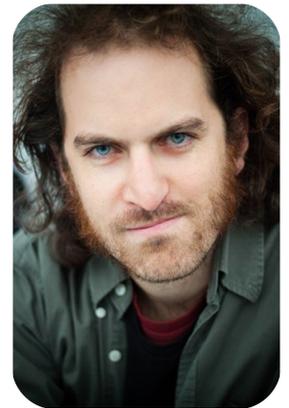
La même équipe publie *Le Chant du Pluvier* aux éditions Delcourt en 2009. Mis à part les BD classiques et les revues pour la jeunesse, Erwann Surcouf a produit plusieurs planches humoristiques dans les pages du magazine *Psikopat* et dans la revue *Lapin*. Entre autres, il participe à des fanzines (le *Soupir* n° 1 et le *Nekomix* n° 7) et également à des manifestations comme les 24 h de la bédé.

Blogueur invétéré

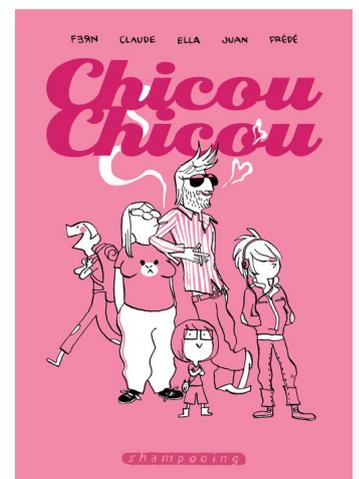
Comme beaucoup de professionnels de la BD, Erwann Surcouf tient un blog où il exprime son fameux humour dans un style graphique plus personnel : « *J'ai souvent besoin de changer d'ambiance selon les supports. Pour la presse jeunesse, les illustrations sont adaptées aux enfants et sont différentes des bandes dessinées pour adultes. Autrement, dans mes blogs, je fais des illustrations plus drôles. J'aime changer d'expression illustrative* ».

Il a également participé au blog collectif *Chicou Chicou* en 2008 au côté d'autres auteurs de BD comme Aude Picault, Domitille Collardey, Boulet, Lisa Mandel et Ohm. Dans ce blog, Erwann Surcouf donne vie à Fern, un personnage venu de Drzavastaniä (un pays imaginaire de l'Est), qui vient passer une année à Château-Gontier en échange Erasmus. La version livre étant introuvable, elle vient de faire l'objet d'une réédition.

En mars 2010, il participe au feuilleton en ligne *Les autres gens*, scénarisé



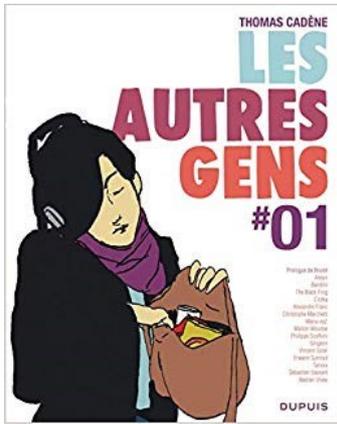
Erwann Surcouf



Une des illustrations de Chicou Chicou avec Fern tout à gauche.

(1) – <http://www.lesautresgens.com/spip.php?rubrique8>

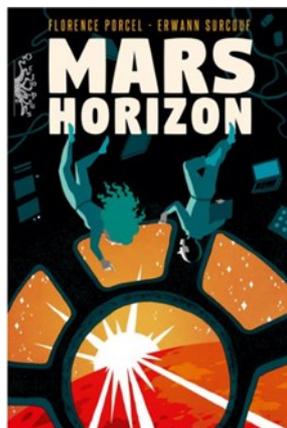
par Thomas Cadène ⁽¹⁾ :
 « L'histoire, explique Erwann Surcouf, parle d'un groupe de jeunes gens dont le personnage principal est Mathilde, une jeune étudiante en Droit qui, au premier épisode, gagne au loto. Cette première saison parle de cette somme d'argent, les répercussions sur elle et sur son entourage. Il n'y a pas de morale à en tirer à part que l'argent ne rend pas forcément heureux. Depuis la rentrée, nous travaillons sur la deuxième saison »...



Couverture de la saison 1 de la BD *Les autres gens*.

Mars Horizon : se sentir citoyen du système solaire et de l'Univers

« La bande dessinée vit une mue importante depuis quelques années, écrit le journaliste Frédéric Potet dans *Le Monde* du 29 juillet 2017 ⁽²⁾. Elle s'est emparée du réel en investissant des genres auxquels elle était peu habituée : le reportage, la biographie, la vulgarisation, le documentaire ».



Plus loin, Pierre Christin, écrivain et scénariste de bande

dessinée, précise que l'apparition de nouveaux genres contribue à l'évolution des thèmes. Par exemple, la science-fiction qui « va permettre d'évoquer des problèmes très contemporains dans des récits post-apocalypse nucléaires » ⁽³⁾.

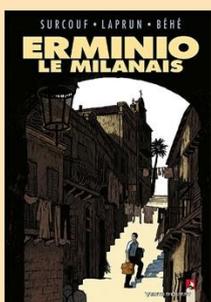
Ces deux citations résument parfaitement *Mars Horizon*, publiée chez Delcourt en mars 2017, avec Florence Porcel au scénario et Erwann Surcouf au dessin et à la couleur. Une nuance cependant : *Mars Horizon* nous projette en 2080 et l'homme n'a pas encore fait sauter la planète Terre.

La bande dessinée relève de la science-fiction, mais tout est rationnel, et pour cause : l'ouvrage associe l'artiste illustrateur et la vulgarisatrice scientifique.

Le récit plonge ses racines en 2028 : « Les États-membres de l'ONU sont tombés d'accord : il fallait un projet à vocation pacifique capable de fédérer les populations de la Terre entière, qui serait capable d'apporter des solutions concrètes au réchauffement climatique ».

Un peu plus de cinquante ans plus tard, le projet se concrétise enfin et le lecteur est le septième voyageur du périple. On met les pieds sur Mars en s'initiant à diverses sciences et techniques.

Mais dans le récit, tout n'est pas que technologie : il y a l'émerveillement dans un Univers inimaginable ; il y a le suspens au quotidien quand tout incident technique peut générer une catastrophe ; enfin, il y a la fascination qu'exerce l'expérience réelle... ou la planète Mars – au point de se sentir citoyen du système solaire et de l'Univers...



Erminio le Milanais, instituteur déraciné

Erminio, un instituteur diplômé, major de sa promotion, débarque de Milan et revient dans son petit village d'enfance situé dans les montagnes de Sicile. Il est mal accueilli par les villageois et a du mal à s'intégrer. Il garde d'ailleurs de mauvais souvenirs, il a failli mourir à cause d'une allergie à la figue.

Dans ce village où ses relations avec ses élèves sont très bonnes, il permet au petit Luigi, un pauvre petit handicapé, de pouvoir aller à l'école bien que son père, Batista, le tyran et maire du village, soit défavorable à cette idée comme pour chaque démarche que voudra faire Erminio.

Durant toute l'histoire, on fait un voyage dans le temps, on entre dans les pensées d'Erminio, on revient à la fin de sa vie lorsqu'il tient une lettre qu'il a du mal à envoyer, puis, pendant plus longtemps, à ses premières années d'instituteur au village.

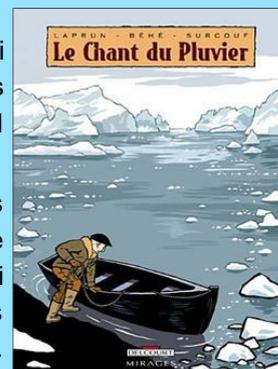
Une histoire triste où se racontent les galères d'Erminio mais aussi son déracinement dans une société qui ne veut pas de lui. Les dessins en noir et blanc, sont en cohérence avec l'histoire : Erwann Surcouf confirme l'ambiance de cette BD.

Le Chant du Pluvier : retrouvailles

Guilhèm revient en catastrophe dans son Béarn natal à l'occasion de la mort de sa mère – qui lui était très chère. Mais les conditions météorologiques sont déplorables. Le prêtre, les fossoyeurs, ne peuvent pas attendre plus longtemps. Quand Guilhèm arrive enfin, le cercueil est déjà descendu dans la fosse.

Le père de Guilhèm, Bernat, vit avec sa fille, Marilis, profil garçon manqué et très campagnarde. Leurs relations s'enveniment. Guilhèm invite son père à venir le rejoindre quelque temps, au Groenland, là où il travaille. Bernat, qui n'a jamais voyagé, accepte, ce qui consterne Marilis. Dans un territoire grandiose, à la fois hostile et fragile, où les relations humaines n'en sont pas moins fortes, Guilhèm et Bernat vont apprendre à mieux se connaître. Et Marilis, restée dans sa montagne, vend les volailles et va apprendre à vivre... Ils seront six, réunis, dans la dernière image.

Le Chant du Pluvier, comme *Erminio*, *le Milanais*, plante la vie, l'amour, la mort, mais l'histoire, les couleurs, tout y est plus gai !



Sylvain Vallée : des attaches en Mayenne

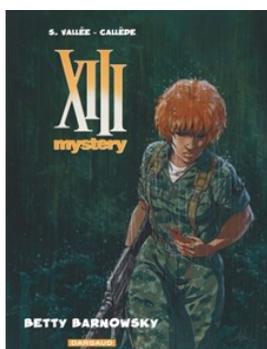
Sylvain Vallée est né dans la Région parisienne, s'est formé en Belgique, très jeune est venu travailler en Mayenne où il conserve des attaches, vit aujourd'hui en Bretagne. Dans le monde de la BD, c'est une célébrité comme dessinateur et scénariste.

Comme dessinateur, il réalise six volumes de *Gil Saint-André* (1999-2006), la série *Il était une fois en France* (2007-2012), et aussi l'album de *XIII Mystery* consacré à Betty Barnowsky (2014). En mars 2017, chez Dargaud, avec Fabien Nury (scénario) et Jean Bastide (couleurs), il sort le premier tome de *Katanga*. Deux autres tomes suivront (2017 et 2019). En 2021, sur un scénario de Mark Eacersall, *Tananarive* révèle un tout autre univers... *Habemus Bastard* (2024) n'est pas indispensable.

XIII Mystery : **Betty Barnowsky, sergent-chef et marquise**

Créée par William Vance et Jean Van Hamme, la série *XIII*, chez Dargaud, est un succès planétaire. Difficile de ne pas tirer sur la corde. D'où une idée de génie éditorial (et commercial) : faire connaître les différents personnages de la série, dont certains n'ont vécu que l'espace de quelques planches.

Le cahier des charges est fixé : « *Un album unique de 54 planches par personnage. Un scénariste différent par album, associé à un dessinateur avec lequel il n'a jamais travaillé. Chacun conservant son style personnel pour créer une histoire qui donnera un éclairage inattendu sur*



un épisode de la série principale ». Callède (scénario) et Sylvain Vallée (dessin) relèvent le défi avec Betty Barnowsky.

C'est un choix judicieux. Les auteurs réussissent à émouvoir avec son histoire faite de galères depuis sa naissance. Son engagement dans l'armée sera son salut. Mais même sous les drapeaux, la poisse continue de poursuivre la soldate Barnowsky. « *S'il y a un bon Dieu là-haut, déclare-t-elle au général Carrington, il a vraiment décidé de m'en faire baver* ».

On ne peut pas dire que tout finit bien. Elle perd le bébé qu'elle portait. Tout de même, une page va se tourner : elle va épouser le marquis de Préseau. Une nouvelle vie s'annonce...

Une plongée très dure **dans l'Afrique des années 1960**



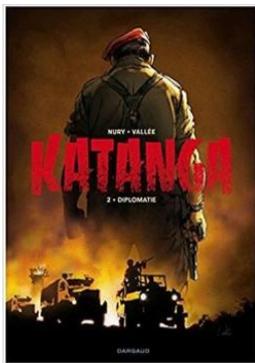
Ce récit est « *une pure fiction mêlant librement des faits et des personnages ayant réellement existé avec des suppositions et des inventions délibérées* ». Tout cela pour dire qu'on ne saura pas la part du vrai et du faux. L'histoire plonge ses racines dans la seconde moitié du XIX^e siècle,

mais nous sommes au présent dans les années 1960. Le Congo s'est libéré du joug colonial belge ; la riche province minière du Katanga a fait sécession avec le soutien (et les finances) de la puissante Union minière du Haut-Katanga – une société belge. La province diamantifère du Kasai devient l'enjeu d'une guerre opposant le Congo et le Katanga.

La BD est très sombre. L'esclavage, les massacres ethniques, les discriminations, le mépris, la haine, la corruption... Et l'arrivée, puis l'omniprésence des Blancs. On ne sait pas qui sont les plus pourris entre des hommes politiques africains, d'anciens colonisateurs qui continuent à exploiter le continent, des mercenaires sans morale... C'est une « *pure fiction* », mais elle aide à comprendre les réalités de l'Afrique un demi-siècle plus tard.

Une bien sombre diplomatie

Le tome 2 (« Diplomatie ») est paru en novembre 2017. Ce n'est pas encore cette fois-ci qu'on va connaître la fin de l'histoire – qui est une « *pure fiction* », rappelons-le, mais dans un environnement crédible. Les auteurs avertissent qu'ils n'ont pas la prétention à faire œuvre d'historien ; ils souhaitent seulement « *divertir le lecteur* ».



C'est d'ailleurs un réel défi : comment divertir avec une histoire aussi sombre ? Le tome 2 est de la même veine que le premier. C'est l'Afrique et l'Occident dans tout ce qu'ils peuvent avoir de plus sordide, y compris dans leurs relations. Au fil des pages, ce sont des tueries, des meurtres, de la corruption. Sylvain Vallée doit avoir beaucoup de talent pour fidéliser un lectorat sur le scénario de Fabien Nury.

Perfidie et pourriture

Le tome 3 (« Dispersion ») – le dernier de la série – est paru en janvier 2019. On pourrait espérer une fin heureuse pour Alicia et son frère Charlie, mais décidément les miracles ne font pas partie de la ligne directrice de la série. Celle-ci n'est pas manichéenne : il faudrait pour cela des « gentils » qui triomphent. Ici, tout est perfidie et pourriture. Les auteurs tapent très fort pour faire prendre conscience des dérives de l'Afrique et des pays occidentaux.



Tananarive : l'amitié donne des ailes... et redonne vie !

Sylvain Vallée (mise en scène et dessin), Mark Eacersall (scénario et dialogues) et Delf (couleurs) publient *Tananarive* chez Glénat (septembre 2021, 116 pages). C'est un superbe album coloré, avec des personnages très expressifs.



Le héros de l'histoire, semble-t-il de prime abord, c'est Joseph Seigneur, légionnaire à 20 ans, puis prospecteur, gigolo, cultivateur, « *un jour riche, un autre mendiant* »... Les aventures qu'il a vécues fascinent son ami Amédée Petit-Jean, notaire retraité à la vie terne. Alors, quand Jo décède en faisant des pompes, Amédée est dévasté. Le maire lui-même est préoccupé. Il a des vues sur le « *beau terrain* » où habitait Jo. Un notaire, ça s'y connaît en succession, mais Amédée ne sait pas si Jo a réalisé un testament. Amédée se rappelle seulement qu'une fois Jo a évoqué un enfant, à l'étranger, mais ce serait « *une histoire sulfureuse, compliquée* »...

Tout se complique : Jo a toujours raconté qu'il était né à Madagascar et qu'il a voyagé toute sa vie... mais l'acte de décès mentionne que Joseph Seigneur est né le 12 avril 1934 à... Charleville ! Cette fois-ci, Amédée est intrigué et il se décide à « *faire quelques vérifications* ». Non seulement Joseph Seigneur est bien né à Charleville, mais il s'y est même marié deux fois ! Et a divorcé autant de fois, manifestement sans avoir de descendance. Mais Amédée ne le sait pas encore et le voilà parti sur les routes de France (et de Belgique) à la recherche de ce fils que son ami Jo aurait eu.

L'épouse d'Amédée, elle, a tout compris, et sûrement depuis longtemps comme elle connaissait intimement son voisin : « *Jo était un mythomane, un affabulateur intégral* », déclare-t-elle, qui « *a sans doute pas fait plus d'enfant que de voyages* ». Mais Amédée s'accroche, et il a raison. Il va réellement surprendre ! La quatrième de couverture l'annonce : c'est « *touchant, drôle et poétique* ». Nous le confirmons.

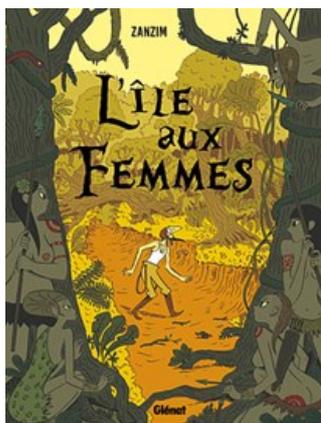
Zanzim : Laval, Saint-Georges-le-Flécharde

Frédéric Leutelier, dit Zanzim, est né à Laval en 1972. C'est là aussi qu'est né Alfred Jarry. Ce n'est peut-être pas complètement un hasard ! Zanzim est lui allé grandir à Saint-Georges-le-Flécharde et il vit maintenant en Bretagne.



Sauvons le « témoin de l'amour »

Hubert apporte la couleur, mais Zanzim est à la fois scénariste et dessinateur de *L'Île aux Femmes*, publié en 2015 aux éditions Glénat.



Il y a un côté ubuesque, sinon voltairien, dans cet album qui relate les (més) aventures d'un pilote d'avion du début du XX^e siècle : Céleste Bompard. Voltigeur cabrioleur, le voilà au service de l'armée ! Et puis tel Robinson sur son île déserte, mais pas si déserte que cela car, outre un crabe, il y a... des femmes ! Et quelles

femmes ! De celles qui vous font rêver, ou qui vous donnent des cauchemars.

Il aurait dû se méfier... Le voilà victime d'une première effroyable méprise. Heureusement pour lui, « *tout femble être là où il faut, avec ce qu'il faut pour nous satisfaire !* »

Céleste Bompard va-t-il lui aussi finir « *épuisé, grignoté jusqu'à la moelle comme un os de volaille* » ? Vous le saurez en découvrant les (més)aventures de notre valeureux soldat.

Tenir bon jusqu'à la 76^e page et aux suivantes ; c'est la clé de l'énigme : l'histoire dans l'histoire !

Peau d'Homme : conte initiatique pour les temps présents

En avril 2020, sur un scénario d'Hubert (1971-2020), des dessins et couleurs de Zanzim, les éditions Glénat, dans leur collection « 1 000 Feuilles », nous offrent un album superbement décoré, tel un beau livre : *Peau d'Homme*. L'histoire nous plonge à la fin du Moyen Âge ou à la Renaissance. Elle offre plein de lectures possibles.

On peut lire l'album comme un conte. On sait que cela n'a pas pu arriver, mais qu'il y a des leçons pour la vie à y découvrir. Si c'est trop codé, on peut croire à un effet subliminal. Mais le message de *Peau d'Homme* est tout

de même assez explicite. Les auteurs y dénoncent le radicalisme d'une foi religieuse qui a perdu tout son sens, quasi pathologique, virant à l'hystérie collective. Ils dénoncent tout autant les sociétés machistes où les femmes sont des objets et loin encore d'être égales aux hommes. Et c'est aussi une belle histoire sur l'identité – et en particulier sur les diverses orientations sexuelles à une époque où tout n'était pas publiquement possible.

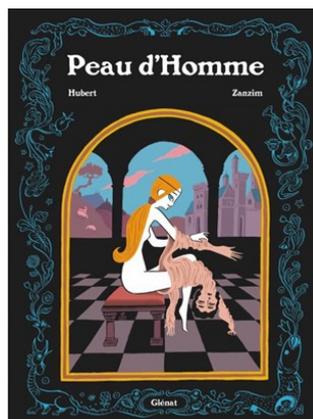
Dans un décor épuré mais subtilement colorisé, Bianca est une jeune fille de 18 ans, très belle mais « *bien innocente* », que l'on marie, sans lui demander son avis et sans période d'essai, à Giovanni. Son père l'assure : ce mariage est le fruit d'une très bonne « *négociation* » avec la famille de Giovanni. La mère de Bianca évoque elle-même un « *marchandage* » dont on peut être fier.

Mais la marraine de Bianca est une vraie fée aux idées modernes. Et de livrer à Bianca un secret qui se transmet entre femmes de génération en génération. Elle possède un « *objet fort rare, peut-être unique, venu de fort loin* » : une peau d'homme. Si une femme revêt cette peau, nul ne peut deviner qu'elle n'est pas un garçon. Et c'est ainsi que Bianca devient... Lorenzo ! Il / elle va pouvoir ainsi voyager incognito dans le monde des hommes et, en particulier, savoir qui est véritablement son fiancé...

C'est ainsi que Lorenzo (Bianca) rencontre Giovanni. Ils parlent incidemment du prochain mariage. Pour le futur mari, « *oh, ce n'est qu'une sorte d'opération commerciale qui passerait par le lit* »... Bianca est forcément très déçue par l'attitude et les propos de son fiancé.

Mais la bonne marraine lui explique que « *ce sont les codes sociaux du monde des garçons* »... Elle ajoute : « *Nous nous faisons plus délicates que nous sommes, eux se font plus grossiers, quitte à se forcer* »...

Tout de même, la curiosité de Bianca est aiguisée. Le lendemain, elle redevient



Lorenzo. Il / elle croise d'abord son frère, Angelo, qui est devenu religieux, mais comme dit sa mère, les théologiens de la faculté l'ont bien arrangé. Sa sœur elle-même, il la voit d'abord comme une « fille d'Ève »... Tout cela n'est pas pour rassurer. Effectivement, Angelo, tel un gourou fanatique, va s'adjuger le pouvoir sur la ville entière et dicter ses règles extrémistes.

Pour le moment, Lorenzo rencontre régulièrement Giovanni, et ce qui devait arriver arriva : Giovanni tombe fou amoureux de Lorenzo. Seulement, nous voilà au cha-

pitre III et il a pour titre : « Les joies du mariage ». Giovanni est bien obligé de faire ce qu'il a à faire, mais il le fait sans passion, ni même entrain. Enfin ! Son honneur est sauf : « *La mariée était vierge et le mariage est consommé* ». Déclaration faite sur la place publique !

Si l'histoire se terminait là, ce ne serait pas un conte ! Mais comment Giovanni pourrait-il s'épanouir, lui qui aime plus les hommes que les femmes ? Et Bianca qui, elle, serait heureuse et épanouie en étant mère, et qui aime les relations avec un homme ? Fût-il un autre que son mari...

Une première BD de maître pour Raphaël Pavard *À mourir entre les bras de ma nourrice* (janvier 2024)

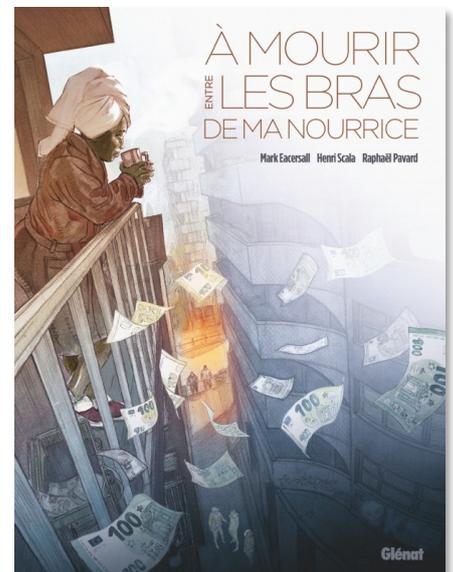
Avec *À mourir entre les bras de ma nourrice*, Raphaël Pavard, qui a vécu durant sa jeunesse à Mayenne, concrétise son rêve de cosigner, comme dessinateur, qui plus est chez l'éditeur Glénat, sa première bande dessinée. Et pas avec n'importe qui au scénario : Mark Eacersall, assisté d'un expert en affaires criminelles, l'ancien commissaire de police Henri Scala (pseudonyme). Ces deux-là ont déjà travaillé ensemble avec *GoSt 111* et *Cristal 417*.

Pour une BD avec de l'action, sur fond de drogue et de violences, de dealers et de policiers, on s'attend à des illustrations hyperréalistes, mais pas du tout : « *J'ai essayé d'apporter un peu de poésie, explique le dessinateur, avec des couleurs qui correspondent aux émotions de l'héroïne. C'est impressionniste, pas réaliste. J'ai le trait libre et sauvage, la couleur directe* »⁽¹⁾.

L'héroïne, c'est Fatoumata. Le décor est très vite planté. Une injonction à payer le loyer, des dettes qui s'accumulent, un travail de misère qui ne permet pas de vivre quand on est une mère qui élève seule ses trois enfants. Les scénaristes sèment leurs indices, comme avec cette voisine et amie qui aimerait tant avoir la liberté de pouvoir sortir à sa guise...

Tous les coups sont permis pour avoir le pouvoir dans le quartier

Et puis c'est l'engrenage. Deux hommes qui forcent sa porte. « *La loi, c'est moi ici* », déclare l'un d'eux. Pour l'heure, c'est vrai. Menaces, chantage... Voilà Fatoumata, sans trop avoir le choix, devenue « nourrice ». Traduction : elle camoufle chez elle un coffre ; mieux vaut ne pas savoir ce qu'il y a dedans ! Elle laisse un double de ses clés pour permettre l'accès au coffre à des



Collection « 1 000 feuilles », 104 pages (22,50 euros)

heures précises. Pour tout cela, elle percevra une « paye », le dernier vendredi du mois, à midi.

La vie de Fatoumata s'éclaircit : elle peut payer ses loyers en retard ; elle règle sa voisine et amie qui s'occupe des enfants ; elle s'achète de l'équipement ménager ; elle va passer son permis de conduire pour offrir de vraies vacances à ses enfants.

À ce moment-là, ce qu'elle ignore, c'est qu'elle est repérée et qu'elle fait l'objet d'une étroite surveillance par la police, laquelle mobilise les grands moyens pour éradiquer les trafics dans le quartier. Tout s'enchaîne rapidement. La police va faire une descente. Fatoumata aperçoit les policiers avant qu'ils n'interviennent et elle a juste le temps de déplacer le coffre chez sa voisine qui ne sera pas soupçonnée.

(1) – Théo Duchet, « À 42 ans, sa première BD rencontre un grand succès critique », *Le Courrier de la Mayenne* du 22 février 2024.

Malgré tout, Fatoumata est interpellée et placée en garde à vue. Nouvelles menaces, nouveau chantage, mais de l'autre côté. Elle est libérée après avoir trouvé un « accord » avec la police.

Finalement, ce n'est que le début d'autres ennuis... Le chef du réseau arrêté et emprisonné, il est vite remplacé par d'autres dealers dans son quartier, eux-mêmes intéressés par le fameux coffre, lequel contient des armes et de l'argent, beaucoup d'argent, et sans doute de la drogue. Fatoumata n'est peut-être qu'une simple agente

d'entretien, mais elle est tout de même très débrouillarde et opportuniste. Tout finit par lui sourire un peu plus. Elle réussit même à débarrasser sa voisine de son mari extrêmement violent. Elle a maintenant les moyens de ses rêves ! Et on va la laisser en paix. C'est plein de rebondissements, plutôt crédibles de par la connaissance du terrain qu'apporte « Henri Scala ».

Dans la vraie vie, c'est sans doute comme cela dans certains quartiers, mais il ne doit pas y avoir beaucoup de Fatoumata qui arrivent ainsi à tirer les ficelles...

Emmanuel Bazin (Montsûrs) réhabilite les frères « Dalton »

Les frères « Dalton » ? Bien sûr, vous connaissez ! D'aucuns pensent à la chanson de Joe Dassin (1967). Ils furent « *l'incarnation du mal* » ; ils ont « *fait mourir leur maman de chagrin* » ; ils « *étaient encore plus bêtes que méchants* » : nous en voulons pour preuve le fait qu'ils « *se livrèrent eux-mêmes pour toucher la prime* » qui était sur leurs têtes...

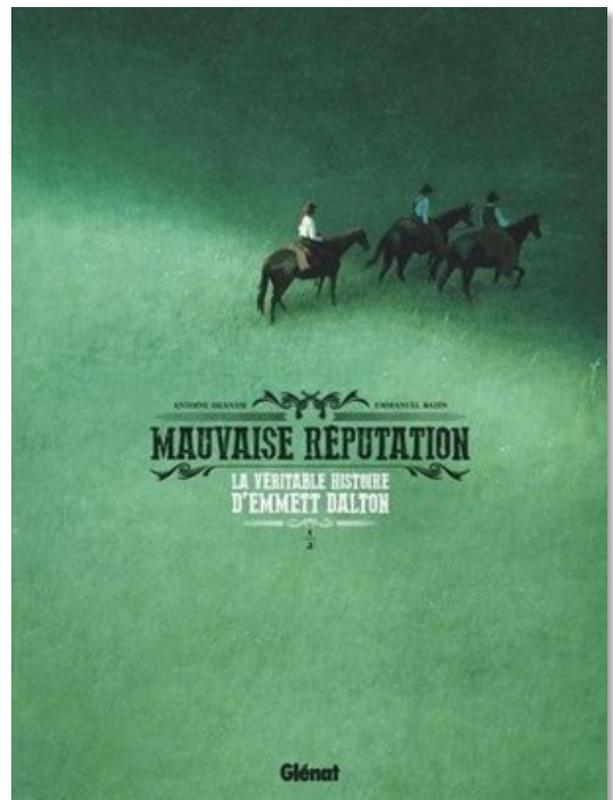
Mais on pense aussi, d'emblée, aux frères Dalton, créés en 1957-1958, comme ennemis jurés de Lucky Luke pour les BD de Morris (dessin) et René Goscinny (scénario). Comme chacun sait, les quatre frères, Joe, Jack, William et Averell, ne sont pas très méchants, mais ils sont vraiment un peu idiots. Leur principale (et seule ?) qualité est de nous faire sourire...

Le grand public le sait peut-être moins, les Dalton de 1957-1958 sont des cousins d'autres frères Dalton apparus dans le premier album de *Lucky Luke*, intitulé « Hors-la-loi », paru en 1951 avec Morris au scénario et au dessin. Problème : Morris crée des personnages qui meurent dès le premier album, pendus ou abattus, selon les éditions. Morris s'est vite rendu compte qu'il s'était ainsi privé d'un bon ressort narratif. D'où les cousins Dalton quelques années plus tard.

Réhabilitation de marshals devenus bandits...

Avec *Lucky Luke*, les Dalton traînent une triste réputation de bandits vraiment très bêtes. Qui pourrait croire, dès lors, que les Dalton ont réellement existé fin XIX^e siècle-début XX^e siècle. Ils étaient quinze enfants, dix frères et cinq sœurs. Deux sont allés à l'université. C'est vrai, quatre Dalton furent des bandits, mais leur parcours mérite d'être connu, loin de la vision caricaturale qu'en ont donnée Morris et René Goscinny.

C'est l'œuvre à laquelle Antoine Ozanam (scénario) et Emmanuel Bazin (dessin) se sont attelés pour livrer deux albums BD de « réhabilitation » : *Mauvaise réputation*



Tome 1, de juin 2021.

tion – La véritable histoire d'Emmett Dalton, publiés aux éditions Glénat. Les deux albums peuvent trouver place dans les bibliothèques des bédéphiles mayennais pour une première bonne raison : le dessinateur, Emmanuel Bazin, est né à La Chapelle-Anthenaise et réside aujourd'hui à Montsûrs.

Et il y a au moins une deuxième raison : si l'histoire se déroule dans l'Oklahoma, bien loin de la Mayenne, on prend plaisir à découvrir que les Dalton n'étaient pas ceux auxquels on pouvait penser. De là à soutenir qu'ils furent les victimes d'une société d'une grande violence, il y a peut-être une marge. En tout cas, il fallait rétablir

(1) – Officier de police fédéral dans un comté ou district fédéral aux États-Unis.

une certaine vérité historique ; Antoine Ozanam et Emmanuel Bazin, à leur tour, ont relevé le défi.

L'un des frères Dalton, Franck, est un marshal ⁽¹⁾ ; il est tué dans l'exercice de ses fonctions en 1887. Grat et Bob sont également devenus marshals. Cependant, la fonction est sous-payée et mal reconnue. N'importe quel autre travail serait plus rémunérateur et moins dangereux !

C'est ainsi que Bob a flirté avec l'illégalité : il vend de l'alcool aux Indiens alors que c'est interdit. Son trafic découvert, Bob est renvoyé. Quelque chose vient de se casser chez les frères Dalton. Entrés dans un saloon, ils repèrent des tricheurs qui jouent aux cartes et comme ils ne supportent pas l'injustice, ils dépouillent les tricheurs de leurs gains et... se retrouvent ainsi pourchassés. Ce fut leur premier « dérapage » collectif.

Bill va monter sa propre bande, mais Grat, Bob et Emmett s'associent pour commettre des attaques de train ou de banque. On leur attribue même des « exploits » auxquels ils sont totalement étrangers. En 1892, ils échafaudent un dernier plan avant d'aller se mettre quelque part à l'abri en Amérique du Sud. Leur projet est d'attaquer conjointement deux banques dans une même ville, Coffeyville. Cependant, reconnus par un habitant à leur entrée dans la ville, les habitants ont le temps de s'organiser. Le double hold-up tourne au massacre. Notamment Grat et Bob sont tués. Bill, étranger à cette affaire-ci, est tué un peu plus tard.

Emmet : bandit, ancien prisonnier...et après ?

De toute la bande, seul Emmett, blessé grièvement, a survécu. Lui n'a jamais tué personne. En tout cas, c'est ce qu'il déclare ; il sait sûrement où est son intérêt. Il est condamné à perpétuité, mais il est libéré en 1907 après quatorze ans d'emprisonnement.

C'est justement là qu'interviennent Antoine Ozanam et Emmanuel Bazin : en 1908, un producteur de cinéma, John Tackett, vient rencontrer Emmett Dalton pour lui proposer une collaboration : on attend de lui qu'il apporte sa version des faits pour un film retraçant l'histoire des frères Dalton.

Emmett Dalton traverse une période difficile. L'alcool et la religion ne lui sont d'aucun secours. Emmett Dalton refuse, mais change d'avis à la lecture du script prévu : pour lui, c'est un « *tissu de conneries. Tout est faux, caricatural* ».

La collaboration va être complexe. L'art cinématographique, bien que naissant, a déjà ses contraintes : « *Dans un scénario, la véracité doit s'effacer devant l'efficacité. C'est une question de rythme et de cohérence narrative* ».

En 1918, Emmett Dalton publie un récit autobiographique : *Beyond The Law*. Un second livre, *When the Daltons Rode*, sort en 1931. Il est adapté au cinéma en 1940, mais Emmett Dalton ne le verra pas, il est mort en 1937 à l'âge de 66 ans. Il aura eu le temps, tout au long de sa seconde vie, de prospérer dans les affaires.

Voilà toute l'histoire qu'Antoine Ozanam et Emmanuel Bazin nous font découvrir. C'est une histoire un peu dramatique qui aborde notamment le thème de la résilience. Dans les deux albums de BD, on s'y perd parfois entre tous les personnages et également avec les multiples retours dans le passé, voire avec des séquences de film, mais les deux albums offrent un récit de la « véritable histoire d'Emmett Dalton » et opèrent pour une juste réhabilitation.

Une seconde lecture nous fait découvrir la construction de l'Amérique moderne avec ses réussites, mais aussi ses travers moins louables.